

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

32^e ANNÉE

N° 19

1^{er} OCTOBRE 1889

COMITÉ DE PROPAGANDE

CHARGÉ DE FAIRE EXÉCUTER LES DÉCISIONS DU CONGRÈS

Le lundi, 16 juillet, le Comité de propagande s'est réuni pour composer son bureau; comme ce n'est point une sinécure que d'en être membre actif, les nominations se sont faites avec fraternité et la première réunion fut fixée au lundi 7 octobre, 1, rue Chabanais, au siège social de la Société de librairie spirite.

Pour Paris, le bureau est ainsi composé :

Président : M. le Dr Chazarain.

Vice-présidents : MM. P.-G. Leymarie, Camille Chaigneau et Gabriel Delanne.

Secrétaire général : M. Papus. Secrétaire adjoint, Laurent de Faget.

Trésorier : M. Auzanneau.

Membres : MM. Bouvery; Puvis P.; Boyer; Lussan; Poulain; Viret; Mmes Dieu et Pognon.

Membres actifs pour la Province et la Belgique : MM. Sausse et Chevalier, Lyon; Georges et Gamondès, Marseille; Cadaux, Toulouse; Nozeran, Nice; Sirven, Alais; Gardy, Genève; Brisse et Thibaud, Bordeaux; Bazot, Angers; Léon Denis, Tours et Rouen; Dr Bécours, Lille; Monclin, Reims; Houart, Liège; Vincent, Vaux; Martin, Bruxelles; Caron, Besançon; Lovera et Lechau, Alger; Rochefort, Croze; Figers (Charente Inférieure), Bouyer.

Le Congrès terminé, les délégués étrangers qui ont aidé à le bien caractériser par leur savoir, par leur qualité bien déterminée de chercheurs consciencieux, se sont dispersés, pour revenir dans leur pays porter à leurs commettants la bonne nouvelle de l'entente commune si cordiale et toutes les décisions prises en vue de l'avenir de la Cause.

Avoir l'ordre et la précision des travaux, des conclusions nettement résumées, avec sagesse et prévision, c'était dépasser la mesure que la presse en

général nous dispense et nous le savons elle ne distribue ses louanges qu'avec parcimonie quand il s'agit de philosophie et de spiritualité.

Oui ces fous ont fait de bonne, d'excellente besogne, et n'attendaient même pas des appréciations correctes et justes.

Sans attaches officielles, les spirites ont réalisé leur objectif, converti amplement les frais de leurs réunions pendant huit journées laborieuses, et imposé le respect à qui attend tout du pouvoir séculier ; ils n'ont même pas demandé l'estampille gouvernementale réclamée par les autres Congrès réunis à Paris pendant l'Exposition.

Merci à nos frères de l'étranger qui n'ont pas craint d'entreprendre de longs et coûteux voyages pour venir à Paris défendre ce qu'ils croient être la vérité et la sauvegarde de l'humanité.

Les spirites ont cru bien faire en écartant, jusqu'à nouvel examen, la grave question de l'alliance universelle entre spiritualistes et spirites ; préalablement ils veulent réaliser la fédération chez eux, et celle-ci bien établie, la rendre effective avec tous leurs frères des autres contrées du globe.

Nous sommes d'un avis contraire, et nous pensons que l'alliance universelle, idée qui plaisait aux 12 millions de spiritualistes des États-Unis, à tous ceux de l'Angleterre, de l'Australie, aux partisans des journaux hollandais, russes, saxons, allemands, bavarois, eût dû prévaloir dans le Congrès, cette alliance générale imposant l'obligation stricte des fédérations régionales, départementales, et de l'ensemble des spirites et spiritualistes d'un même peuple. Néanmoins comme sa réalisation est bien ancrée dans l'esprit de tous les congressistes, elle se fera inévitablement, fatalement, de par le *consensus omnium*.

Les autorités françaises, si bienveillantes, si accueillantes, qui reçoivent les caravanes étrangères avec la plus large et cordiale hospitalité, n'ont eu garde d'agir de même à l'égard des spirites et des spiritualistes accourus à Paris de toutes les parties du monde, et ceux-ci n'ont pas cru nécessaire de leur demander une réception quelle qu'elle soit. Cependant, bonne partie des membres du Congrès spirite et spiritualiste, mêlés à d'autres sociétés étrangères, ont été reçus à l'Hôtel-de-Ville, et plus d'un a été distingué pour son savoir et sa bonne renommée.

Des légistes, des professeurs, des docteurs bien connus, des philosophes dont les œuvres font autorité, des poètes, des linguistes remarquables, n'eussent point déparé une réception à l'Hôtel-de-Ville, tant s'en faut ; mais le temps n'a point encore consacré l'œuvre du spiritualisme moderne, et les néantistes parisiens qui luttent dans le vide ne pouvant rien étayer à l'aide d'hommes sans objectif sérieux, seront fatalement obligés, devant

leurs efforts en politique et en sociologie réduits à néant par des hommes sans consistance, à s'orienter autrement, c'est à-dire à se tourner vers les penseurs qui croient à la solidarité humaine et à la responsabilité des actes.

Cette orientation fut bien comprise à Barcelone, lorsque après le Congrès spirite de septembre 1888 et les discours des trois séances publiques, les *présidents de ce Congrès* furent conviés par 150.000 libres penseurs de l'Espagne dont les délégués étaient à Barcelone, à présider leur réunion dans le cirque immense de cette ville.

En 1861, le 9 octobre, l'archevêque de Barcelone brûlait, à l'endroit même où était ce cirque, en un autodafé, toutes les œuvres spirites en excommuniant les partisans de ces erreurs démoniaques ; en 1888, les spirites présidaient une assemblée qui représentait tout ce qui, en Espagne, veut la lumière au lieu de l'ombre, le progrès constant au lieu du piétinement sur place, et cela, au-dessus de l'emplacement de l'autodafé ; quel enseignement pour les penseurs.

Après avoir, depuis 1858, anathématisé les spirites, les avoir ridiculisés et condamnés, les hommes agités de 1889 qui n'ont plus d'objectif et sont voués à l'impuissant personnalisme, devenus las par les compétitions des parties s'orienteront mieux il faut l'espérer ; au prochain Congrès spirite et spiritualiste international ils s'adresseront, sans doute, comme les Espagnols à ceux qui représentent le mieux la libre pensée généreuse, fortifiante, celle qui reconforte le cœur et l'esprit, satisfait la conscience et toutes les aspirations d'un progrès sans fin et sans limites.

P.-G. LEYMARIE.

HISTOIRE DE L'AUTRE MONDE

COMMENTAIRES SUR LA BIOGRAPHIE EN ALLEMAND DU PASTEUR BLUMHARDT
(Suite). Voir la *Revue* du 1^{er} septembre 1889.

Voici, à peu près, comment Blumhardt raconte la fin de cette histoire : Les phénomènes successifs qui s'étaient présentés jusqu'alors parurent vouloir se reproduire tous ensemble. Ce qui aggravait encore la situation, c'est que, dans ces jours, les influences diaboliques exercèrent aussi leur action sur le frère demi-aveugle de Gottlieben, et sur une de ses sœurs, Catherine. En sorte que j'avais à combattre le combat le plus désespéré contre les trois à la fois.

Il m'est impossible de raconter en détail ce qui se passa. Les phénomènes étaient trop divers pour que j'aie pu en garder le souvenir précis. Mais c'étaient des jours comme j'espère bien ne plus en revivre. Les choses étaient

allées si loin que j'en étais venu à être obligé de risquer le tout pour le tout, comme s'il s'était agi de « vaincre ou mourir ». Heureusement, la protection divine m'assista d'une manière si visible, qu'après une veille, un jeûne et une lutte continus de quarante heures, je ne ressentis ni fatigue, ni surexcitation.

Le frère se trouva délivré le premier et dans des conditions telles qu'il put immédiatement me prêter un concours actif dans ce qui allait suivre.

La plus fortement atteinte, cette fois, c'était Catherine, la sœur de Gottlieb. Demeurée indemne jusqu'alors, elle était tout à coup devenue furieuse, au point de ne pouvoir être maintenue qu'avec la plus grande peine. Elle menaçait de me déchirer en mille morceaux. Il m'était impossible de l'approcher. D'autre part, elle essayait incessamment de se déchirer les entrailles de ses propres mains. Puis, elle regardait en dessous ceux qui la tenaient, les observant comme si son intention était de perpétrer sur eux quelque action monstrueuse. En même temps, elle se démenait et hurlait d'une manière si effrayante qu'on aurait pu croire qu'il y avait, réunies en elle, des centaines de bouches blasphématoires.

Ce qu'il y eut de plus frappant, c'est qu'elle ne perdit pas connaissance. On pouvait lui parler, et, sur de sérieuses exhortations, elle disait qu'elle était forcée d'agir et de parler comme elle faisait, demandant, d'ailleurs, qu'on la tînt ferme pour qu'il n'arrivât aucun malheur par elle.

Le démon se fit reconnaître en elle très clairement, ne se donnant pas cette fois pour une âme de mort, mais il se faisait passer pour un ange-satan de haut rang, pour le chef suprême de toute sorcellerie. Il prétendit qu'il était obligé de réintégrer l'abîme, le coup de mort serait porté à la magie, qui s'éteindrait peu à peu. Tout à coup, vers minuit, et à plusieurs reprises, pendant un quart d'heure, sortirent de la gorge de la pauvre fille de longs cris de désespoir, tellement épouvantables qu'on eût dit que la maison allait s'écrouler. Rien de plus effrayant ne se peut imaginer ; il ne se pouvait pas que la moitié des habitants de la commune n'eussent pas connaissance du combat. En outre, Catherine fut saisi d'un tel tremblement qu'il semblait que tous ses membres allaient se disloquer.

Aux expressions de l'angoisse et du désespoir se mélangea, dans la voix du démon, un défi opiniâtre à Dieu de faire un signe afin qu'il ne fût pas obligé, comme le commun des pécheurs, de déposer son rôle, mais qu'il pût descendre en enfer avec un certain honneur.

Un si extraordinaire mélange de désespoir, de méchanceté, d'obstination et d'orgueil a difficilement été observé quelque part ailleurs.

Enfin vint le moment le plus saisissant. Impossible de se le représenter, à moins d'en avoir été témoin oculaire et auriculaire. Vers les deux heures

du matin, pendant que la tête et le tronc de la possédée étaient fortement renversés en arrière par dessus le dossier de la chaise, le prétendu ange-satan, d'une voix qu'on aurait cru impossible dans un gosier humain, hurla ces mots : « Jésus est vainqueur ! Jésus est vainqueur ! » paroles qui, aussi loin qu'elles retentirent, furent comprises de tous, sur tous aussi faisant une impression ineffaçable.

Après cela la puissance et la force du démon parurent diminuer d'instant en instant. Il devint de plus en plus silencieux et calme, fit de moins en moins de mouvements, et enfin vers les huit heures du matin disparut inaperçu, comme s'éteint la vie d'un mourant : le combat était terminé.

Les phénomènes ultérieurs, en effet, furent peu de chose comparés à ce qui avait précédé. Une chose cependant mérite encore d'être notée : c'est que Gottlieb, les démons une fois vaincus, vit disparaître toutes ses infirmités. Elle avait eu une hanche plus élevée que l'autre, un pied raccourci, des maux d'estomac, etc. ; de tout cela, il ne resta plus rien.

Voilà cette histoire. Elle est curieuse à plus d'un titre. D'abord par sa date : elle est antérieure de quelques années au spiritisme, c'est-à-dire aux phénomènes qui ont été se développant sans cesse depuis les premières manifestations des tables tournantes et parlantes aux États-Unis. — Ensuite, par sa spontanéité. Ni Gottlieb, ni le pasteur Blumhardt ne désiraient entrer en communication avec le monde mystérieux et parfois terrible qui est venu se révéler à eux. Leurs angoisses, leurs répugnances, leurs incertitudes en présence des puissances qui, pour eux, étaient avant tout les puissances des ténèbres, nous garantissent leur sincérité. Au reste, la valeur personnelle de Blumhardt, tant au point de vue intellectuel que moral, son dévouement à l'humanité souffrante le mettent au-dessus de tout soupçon.

Lorsqu'il parle de choses qu'il a vues, qu'il en affirme la réalité, on peut l'en croire. Quant à ses explications, il est, bien entendu, permis de les discuter, de les confronter avec les faits, de les contredire au besoin. Il est certain que sa *foi chrétienne* a quelque peu obscurci sa vision, que la Bible et les idées qu'il y avait puisées lui ont montré les choses sous un aspect qui nous paraît erroné à plus d'un égard. C'était quelque chose pourtant, c'était beaucoup, pour un pasteur orthodoxe. d'en arriver, après de nombreuses et patientes observations, à la reconnaissance de ce fait : que les âmes, après leur séparation d'avec le corps, ne sont pas à tout jamais séparées en deux camps, sans possibilité aucune de passer de l'un dans l'autre. C'était quelque chose, c'était beaucoup, de constater, et d'oser dire, que la mort ne ferme pas à tout jamais la porte du salut à ceux qui meurent sans être en état de grâce. C'était quelque chose, c'était beaucoup, d'affirmer l'intervention des âmes des morts dans les affaires humaines ; de démontrer

qu'il existe une solidarité effective, réelle, entre les deux mondes : celui des vivants et celui des morts, des morts supposés tels.

Quel abîme entre ces faits et la théologie qui enseigne que la mort creuse un gouffre infranchissable entre l'un et l'autre, ceux qui nous ont quittés devant être, ou *tout* malheureux, ou *tout* heureux, en même temps qu'absolument isolés de ceux de leurs bien-aimés qu'ils ont devancés dans la tombe ! C'était tout une révolution, un bouleversement complet de tout ce qu'on s'était imaginé jusqu'alors de la vie *post-mortem*. C'est bien ainsi, d'ailleurs, que le comprenaient les autres pasteurs. Ils ont de bonne heure abandonné *leur frère* à lui-même et à ses luttes. Au plus fort de ses angoisses, au lieu de l'encourager, de le fortifier de leur sympathie, ils lui ont, les uns après les autres, jusqu'à ses meilleurs amis, tourné le dos. Le domaine où il s'était engagé les effrayait ; ils n'en voulaient point entendre parler. Mieux valait, à leur avis, fermer les yeux à la lumière, à la vérité. Mieux valait abandonner les pauvres âmes — nous parlons leur langage — à la puissance de Satan, plutôt que de s'aventurer, ne fût-ce que timidement, dans les sombres régions dont la Bible interdit l'approche aux croyants. Singuliers, ces prédicateurs — n'est-ce pas ? — qui, chaque dimanche font retentir les temples de leur foi, de leur confiance en la toute-puissance de Dieu ; qui annoncent, de jour en jour, la victoire remportée par leur Sauveur sur Satan, et qui, dès que celui-ci montre seulement le bout de ses cornes, se dispersent à tous les vents, sans force ni résistance ! Faudrait-il en conclure que leurs sermons ne sont qu'un vain bavardage ? Il est incontestable que leur conduite, vis-à-vis de Blumhardt, n'est pas faite pour donner une haute idée de leur vaillance spirituelle ou morale.

Mais laissons cela. Aussi bien la vérité, même partielle, telle que Blumhardt l'a entrevue, nous importe infiniment plus que la foi ou l'incrédulité de quelques pasteurs. C'est par l'affirmation de ce fait que nous voulons terminer. Oui, ainsi que Blumhardt l'a compris, les âmes des morts peuvent influencer sur les vivants de la terre. Oui, elles peuvent, dans l'autre monde non moins que dans celui-ci, quitter les voies de l'erreur et du mal pour s'attacher à la vérité et au bien. Oui, pour les plus coupables, il reste une espérance. L'éternité de l'enfer, les souffrances sans fin pour une vie qui n'a qu'une durée éphémère, le Dieu impitoyable qui garde et impose une haine inextinguible à l'immense majorité des hommes ses enfants, toutes ces conceptions d'indicible horreur ne sont que des épouvantails frelatés. Qu'on les regarde de près, aussitôt ils s'évanouissent.

Quant à la frayeur qu'inspirent aujourd'hui encore les études spirites, aux croyants de bonne foi, qu'ils examinent sans parti pris, ni idées préconçues d'aucune sorte les phénomènes dont Blumhardt a été le témoin, et

ils reconnaîtront avec nous que lorsque le monde des esprits vient s'imposer à notre attention, spontanément, avec une force irrésistible, le regarder en face, l'observer, l'examiner, l'étudier, autant que cela nous est possible dans les conditions actuelles, n'est pas seulement permis mais ordonné. Laissons à d'autres les craintes puériles, pour nous, osons être des hommes. On dit que l'aigle, dans son vol hardi, à travers les régions éthérées, fixe le soleil de ses yeux perçants. Ferons-nous moins pour la vérité, ce soleil de nos âmes?

D. METZGER.

EXPÉRIENCES MÉDIANIMIQUES

Naples, juin 1889.

Cher ami Hoffmann, directeur du *Lux*,

Si je ne craignais pas d'être accusé d'orgueil, comme les anges rebelles, je ferais noter la grande patience dont je fais preuve en face des attaques ironiques dont me gratifient les amis et les ennemis, les connus et les inconnus, sans en exclure l'honorable et savante presse ; cette ironie est agaçante, peu spirituelle et met de mauvaise humeur la personne la plus tolérante. J'ajouterais que ma patience serait digne d'une meilleure cause, si, outre la vérité que j'ai entrepris de soutenir, il y en avait une autre, meilleure et plus sublime.

Mais laissant de côté certaines vanteries qui, bon gré mal gré, finiraient peut-être par m'obliger à plier le genou devant le confesseur qui me relèverait tout au moins fulminant d'anathèmes de ma mauvaise habitude de m'entretenir tous les soirs avec le démon caché dans une table, j'ai l'intention de vous rendre compte, par la présente, d'une splendide séance spirite qui a eu lieu il y a quelques jours.

Nous étions quatre amis, autour de la table de rigueur, outre le médium Eusapia Paladino. Les places d'honneur, c'est-à-dire celles aux côtés du médium étaient prises, à gauche, par M. Tassi de Perugia ; à droite par le professeur Don Manuel Otero Acevedo de Madrid, lequel, je vous l'ai dit dans mon autre lettre point destinée à la publicité, est à Naples depuis deux mois ; il est venu tout exprès pour observer et étudier *de visu* les phénomènes que j'ai déjà mentionnés en d'autres occasions.

Le professeur Otero était cuirassé d'incrédulité, mais c'est un observateur scrupuleux ; j'ai le droit de supposer qu'il est une réincarnation d'un inquisiteur des temps de Torquemada, à en juger par sa manière de lier le médium et de le mettre dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Je dois encore ajouter que pour le convaincre toujours davantage de la

sincérité des phénomènes, j'ai exigé plusieurs fois de faire les expériences, non pas chez moi, mais chez lui, c'est-à-dire dans sa chambre d'hôtel.

Après les préludes habituels de presque toutes ses séances, tels que : soulèvement de la table, coups au milieu de celle-ci, échange de saluts et de révérences spéciales, à l'adresse du professeur Otero, l'esprit familier, qui vous le savez, s'est toujours révélé sous le nom de John King se déclara de bonne humeur, et très heureux qu'on lui donnât l'occasion de tenter la conversion d'un matérialiste de cette trempe. Fidèle à sa promesse, il commença à approcher les chaises de la table, en leur imprimant divers mouvements, et en les mettant l'une sur l'autre ; il laissait entrevoir quelquefois un bras mystérieux qui sortait de dessous la robe du médium, bras que l'on pouvait très bien toucher pour s'assurer que l'on était pas en proie à une hallucination.

Ce phénomène qui se produit souvent en pleine lumière est l'un des plus plus évidents, car il exclut toute fraude, et il suffit à lui seul, à briser la cuirasse du plus obstiné Saint-Thomas.

L'esprit de John nous pria ensuite de modérer la lumière en baissant le gaz jusqu'au point désiré par lui. Cette injonction (qui est toujours un peu suspecte, pour qui assiste pour la première fois à ces expériences), donne lieu d'espérer, que les phénomènes vont devenir extraordinaires ; l'émotion gagne les assistants. Au bout de peu d'instant, pendant lesquels on n'entendait que le grincement habituel des dents du médium qui est dans un état de léthargie, celle-ci au lieu de causer, comme toujours, en très mauvais patois napolitain commença à parler en pur italien en priant les deux personnes assises à ses côtés de lui tenir les mains et les pieds. Puis sans entendre le moindre frottement, ni aucun mouvement rapide de sa personne, ni même la plus légère ondulation de la table, autour de laquelle nous nous trouvions, MM. Otero et Tassi, les plus près du médium, s'aperçurent les premiers d'une ascension inattendue, car ils se sentirent soulever tout doucement les bras et ne voulant jamais quitter les mains du médium ils durent l'accompagner dans son ascension ; ce cas splendide de lévitation est d'autant plus digne d'attention, qu'il avait eu lieu sous la plus rigoureuse surveillance, avec une légèreté telle qu'on semblait soulever une plume. Ce qui surprit surtout ces Messieurs ce fut de sentir les deux pieds du médium posés sur la petite surface d'une table, d'un diamètre de 80 X 60 centimètres et déjà assez couverte par les mains de quatre assistants ; et cela *sans en toucher aucune*, tout en étant dans la plus complète obscurité.

Bien qu'étourdis par un fait si peu naturel et si imprévu, l'un de nous demanda à John s'il lui serait possible de soulever un peu le médium de

dessus la table, à pieds joints, de manière à nous permettre de constater encore mieux le soulèvement; de suite sans discuter la demande exigeante et malicieuse, l'Eusapia fut soulevée de dessus la table, de 10 à 15 c/m; chacun de nous put librement passer les mains sous les pieds de la *magicienne* suspendue en l'air! En vous racontant ceci, mon cher Hoffmann, je ne sais quel sentiment est le plus fort en moi; est-ce la satisfaction d'avoir obtenu un phénomène si magnifique, si merveilleux, ou bien est-ce le soupçon pénible d'être pris pour visionnaire, même par mes plus intimes amis?

Heureusement nous étions quatre, y compris l'Américain, toujours soupçonneux, et deux *semi-croyants* bien disposés à accepter l'évidence des faits.

Quand notre magicienne voulut descendre de la table, sans notre aide, avec une adresse non moins merveilleuse que celle employée pour y monter nous eûmes d'autres sujets d'étonnement. Nous trouvâmes le médium étendu, la tête et une petite partie du dos appuyée sur le rebord de la table, le reste du corps horizontalement droit comme une barre et sans aucun autre appui à la partie inférieure, tandis que la robe était adhérente aux jambes, comme si elle était liée, ou cousue autour d'elle. Bien que produit dans l'obscurité, inutile de le répéter, ce fait important fut surveillé scrupuleusement avec le plus grand soin, par tous, et de manière à le rendre plus évident que s'il eût eu lieu en plein jour.

Du reste j'ai eu l'occasion d'être témoin d'une chose plus extraordinaire encore; quand un soir je vis le médium étendu, rigide, dans l'état le plus complet de catalepsie, se tenir dans la position horizontale, avec la tête *seulement* appuyée sur le rebord de la table, pendant cinq minutes, à la lumière du gaz, en présence des professeurs De Cintiis, D^r Capuano, l'écrivain bien connu M. Frédéric Verdinois, et autres personnages.

Ce qui accrut l'étonnement ce fut, après nous être réunis autour de la table et avoir refait l'obscurité, selon la volonté de John, de trouver sous la tête du médium un matelas enroulé qui se trouvait avant dans un coin d'une chambre à côté de celle où nous nous trouvions.

Il nous sembla moins étonnant de trouver là ce matelas, transporté par un domestique mystérieux et invisible, que de penser qu'il avait pu passer entre nos bras réunis, comme ils l'étaient sans nous toucher dans cette parfaite obscurité, que de penser que cette masse assez volumineuse eût pu passer ainsi au milieu de nous et s'était posée avec une sollicitude touchante sous la tête du médium, lequel, sans cela, eût été fort mal à l'aise sur le bois de la table.

Doutant de nous-mêmes et de la réalité de cette translation, nous fîmes la

lumière et nos yeux bien ouverts, nous pûmes constater que le matelas était bien là, porté par un esprit serviable, pour soutenir la tête du pauvre médium en catalepsie.

Je ne puis que plaindre de tout mon cœur quiconque, en lisant ces lignes, hésitera à les croire vraies, ou bien qui sourira en haussant les épaules.

Après avoir remis tout à sa place, et un court repos, ayant de nouveau éteint le gaz, nous nous rassîmes autour de la table. Nous étions contents de voir que John ce soir-là était vraiment de bonne humeur et disposé au merveilleux ; ce qui nous encouragea à lui demander encore d'autres prodiges. Bientôt nous vîmes émaner du corps de l'Eusapia une quantité de petites flammes bleuâtres qui s'élevaient en l'air, en diverses directions ; quelques-unes, en arrivant très haut se séparaient en trois ou quatre plus petites. En proie à une profonde émotion, le professeur américain eut l'idée de demander à John s'il voulait éclairer avec ces flammes le cadran de sa montre posée sur la table, pour voir l'heure, vu qu'il était déjà très tard ; de suite l'Eusapia se mit à souffler de toute la force de ses poumons, vers la montre et après quelques secondes, une plaque de lumière lunaire, large comme le verre du cadran, vint s'y poser permettant de le voir parfaitement et clairement ; puis comme par un coup de main invisible la montre éclairée fit toute seule un tour en l'air, et revint se poser sur la table. Rendu plus hardi par cette complaisance, le professeur américain eut une autre idée.

« Peux-tu, cher John, essayer de remonter ma montre ? »

Ceci à peine dit, la montre avec la chaîne s'élevèrent en cliquetant jusqu'à toucher le plafond, et nous entendîmes distinctement le grincement du remontoir, mu par une main experte, comme celle de tous les mortels habitués à ce petit ennui quotidien. Mais quelle était cette main mystérieuse qui accomplissait si bien cette opération, qui soutenait la montre même ?

Ce problème assez difficile troubla surtout l'esprit de celui qui, peut-être avec malice, l'avait provoqué... Le fait est qu'il devait y avoir au moins deux mains en l'air, s'aidant mutuellement pour cette opération, ce qui nous fut prouvé avec certitude lorsque sur notre prière l'invisible opérateur répondit à notre acclamation par un « Vive John », en applaudissant à deux mains avec force, ce qui fut répété plusieurs fois avec une rapidité qui devait enlever tout doute au plus endurci sceptique.

Je n'ajoute pas d'autres considérations sur ce sujet pour ne point troubler la sérénité olympique des savants actuels, s'ils lisent ces pages, émoussées d'un cerveau mal équilibré, et incurable !

Après ceci Eusapia dit qu'elle était fatiguée, ce qui nous parut raisonnable

vu que la petite flamme sur la montre nous avait fait voir clairement qu'il était deux heures du matin. Seulement Don Manuel Otero, aussi exigeant et attentif que difficile à contenter, rappela à John une promesse faite au commencement de la séance, c'est-à-dire, une empreinte sur l'argile déjà préparée dans un vase posé dans un coin de la chambre. Il lui fut répondu que cette promesse serait maintenue un autre soir, le médium ayant déjà trop dépensé de fluides.

Pendant que la table répondait ainsi typologiquement, et en pleine lumière, l'Eusapia, suggérée tout à coup, dit à Otero : « Prends ce vase plein d'argile, mets-le là en face de moi, sur cette chaise, et indique l'endroit où tu veux que le phénomène se produise. » L'argile fut mise là, à deux mètres environ d'elle, bien examiné par M. d'Otero et couvert de son mouchoir blanc, il indiqua l'endroit. Nous regardions l'Eusapia qui poussant le bras droit convulsivement, tourna la main dans cette direction, et étendit trois doigts, leur imprimant un mouvement indéfinissable, en disant : « *C'est fait !* »

Ayant enlevé le mouchoir, nous trouvâmes l'empreinte des trois doigts, au point précis, indiqué par le professeur Otero.

A cette preuve évidente, palpable, écrasante, d'une puissance surnaturelle, d'une force fluidique invisible qui émane de cette femme, qui se dégage de tous ses pores et de ses doigts de magicienne, mais soumise à une volonté étrangère à notre humanité, le professeur Otero, M. Tassi et l'ingénieur F. Agri se regardèrent stupéfaits, remercièrent respectueusement l'invisible John qui répondit à l'instant, en saluant par quatre coups très forts dans la table restée isolée au milieu de la chambre.

Ainsi se termina cette séance qui produisit des effets divers sur notre petite société, et que j'aime à vous faire noter, mon cher Hoffmann, ainsi qu'à vos lecteurs qui seront peut-être curieux d'en connaître le résultat, d'autant plus que cela ne m'a pas été défendu par ceux qui ne tremblent pas de voir leurs noms écrits dans ces pages qui relatent des *sorcelleries* !

Tassi et l'ingénieur Agri, ni sceptiques ni entièrement croyants, ne s'en émurent pas trop, mais chacun sentit en soi-même un raffermissement de sa foi dans les rapports des hommes avec les invisibles.

Mais l'Américain ?

Dr Manuel Otero sortit de la chambre avec martel en tête ; il était littéralement hors de lui. Cette séance était la dernière pour lui, car il avait fixé pour le lendemain matin son départ pour Madrid, sa résidence habituelle.

Là, il se proposait de donner la dernière main à son ouvrage, fruit de ses recherches consciencieuses, sur les sorcelleries du médium napolitain ; il cherche une conclusion logique sur la nature de la cause productrice.

L'homme propose et... le spiritisme dispose, c'est pourquoi, l'investigateur adroit et malicieux est encore ici, dans ce moment, attaché à mes côtés et encore plus à ceux de l'Eusapia.

Chaque nouvelle séance, chaque nouvelle expérience, au lieu de le rapprocher de M. Prudhomme, le pousse toujours de notre côté. En vain cherche-t-il à rester ferme comme une tour inébranlable au souffle du vent du nord, les flots d'un monde superphysique le submergent toujours plus, le plongent dans notre croyance; il s'attache en vain à ses vieilles idées! Après chaque réflexion le voici aux prises avec :

1° Les Lamballe, Velpeau, Cloquet et Schiff, lesquels, avec le long et le court muscle péronier, imitaient si bien les coups dans la table;

2° Avec Morin, lequel, avec les fortes vibrations de l'instinct (très poétique), reproduit les coups rythmés et cadencés;

3° Avec Thury, qui, avec une charge intense de Psicode (fluide spécial), monte ou attire les tableaux, les planches et chaises;

4° Avec Rogers, qui à force d'actions automatiques des centres nerveux du cerveau, et de la moelle, produit des enlèvements jusqu'au plafond, y suspendant le médium comme le cercueil de Mahomet;

5° Avec Faraday et Gilles de la Tourette, lesquels, en condensant des pressions inconscientes, et des vibrations capillaires des muscles biceps, soulèvent une table très lourde à quelques mètres du sol;

6° Avec Ch. Richet qui fait disparaître les apparitions par une des hypothèses suivantes (*A* : Mensonge universel (*B* : Une hallucination collective (*C* : Une nouvelle forme de la matière!) Avec ces trois portes ouvertes, on ne risque certes pas de rester prisonnier des fantômes;

7° Avec Lombroso, lequel, avec la radiation, ou force inconsciente d'un hémisphère du cerveau, opérant sur l'autre (le plus petit) fait mouvoir les fauteuils et les miroirs dans une chambre obscure, et daigne l'éclairer par des flammes bleuâtres, émanant des cellules cervicales;

8° Avec Dal Pozzo, lequel, tel qu'un Neptune, dédaigneux et calme, d'un signe magnétique, fait la danse des tables tournantes;

9° Enfin avec de Mirville et le père Franco, lesquels, avec un aspersoir d'eau bénite sur le nombril de l'Eusapia, repousseraient aux enfers le démon *John King, circum querens quem devoret.*

C'est ainsi que l'américain D. Manuel, passant en revue les principales hypothèses sur les faits spirites, après une veille laborieuse, espère trouver le fil conducteur pour débrouiller cet écheveau, que plus il tourne et retourne plus il embrouille, à tel point qu'il est obligé d'appeler au secours. Après Lombroso et Dal Pozzo, il écrit à Paul Gibier, à New-York; à Virchow, à Berlin; à Delbeuf, à Liège; à Charcot et Richet, à Paris; à W. Crookes,

à Londres; à Aksakof, à Saint-Petersbourg, et à d'autres encore dont je ne me rappelle plus les noms.

Qu'elles ont été, ou seront les réponses de ces célébrités, de ces savants, je l'ignore, et même si je le savais, je ne le dirais pas, car je dois attendre que ce soit révélé dans le livre du professeur Otero.

Pour mon compte j'ai cru bien faire de lui procurer un compagnon d'investigations, en priant le professeur Nicolas Santangelo, de Venosa, à venir à Naples pour assister à ces expériences. Santangelo accepta, vint ici, observa, et enthousiasmé de l'évidence des faits, à peine de retour à Venosa, écrivit ses impressions à son honorable collègue le professeur Del Pozzo; celui-ci lui répondit comme suit :

« Je vous félicite du succès obtenu par votre livre *Anima e corpo*, et maintenant que vous avez assisté à de nouveaux faits spirites, je ne m'étonne pas que vous soyez devenu toujours plus contraire aux idées matérialistes modernes. Inutile de vous dire que 9/10 des spirites sont de bonne foi et tel sera certainement M. Chiaia. Mais Lombroso ne pouvait certainement pas accepter le défi aux conditions imposées pour les expériences (A). Vu ma complète conviction que le magnétisme, comme l'eau bénite des prêtres anciens et modernes, chasse les esprits, j'aurais pu accepter les dites conditions, mais non Lombroso, qui n'est pas magnétiseur. Probablement lorsque vous étiez à Naples, le professeur espagnol Don Manuel Otero Aceveola s'y trouvait, et, après avoir assisté à diverses séances chez M. Chiaia, il écrira sur la force *psychique* et publiera sous peu, à Madrid, un livre sur le spiritisme. Lui aussi admet que la radiation explique plusieurs phénomènes, mais pas tous; par exemple, l'apparition du fantôme d'une personne vivante qui dans cet instant se trouve ailleurs, lui fait admettre le dédoublement de l'âme et non la *radiation* personnelle. »

En m'envoyant la copie de ce paragraphe important, voici ce qu'ajoute le professeur Santangelo :

« Lisez M. Chiaia, avec attention, ce que je vous transcris de la réponse de Del Pozzo, et voyez comme ces braves savants sont loin du but. Del Pozzo veut tout expliquer au moyen du magnétisme, et pourtant, il est du nombre restreint de ceux qui ont un jugement sain, et une vaste érudition. Néanmoins, comment admettre ce jugement qui se trouve en opposition avec les lois de l'observation? Selon moi, l'unique explication satisfaisante est; que le susdit professeur a dû observer peu de cas de force psychique, et que, s'étant arrêté à ceux-ci, il n'a pas voulu, ou n'a pas pu continuer, par manque de conditions opportunes, ou de sujets aptes à produire ces phénomènes, qui depuis si longtemps à l'étranger sont sérieusement étudiés de la part de tant de savants, et dont vous êtes

« parmi nous l'un de ceux qui s'en occupent avec le plus d'ardeur et de courage. Comme vous le voyez, la lettre de Del Pozzo dit pourtant quelque chose. Lui, plus que d'autres (et moins prétentieux que d'autres) est le seul peut-être, qui, en Italie ait fait des recherches sur ce sujet et sur d'autres semblables; il se pourrait qu'il fût justement le savant cherché, qui courberait loyalement la tête devant l'évidence des faits. Acceptez un conseil... faites-lui la même invitation qu'à Lombroso, et j'en suis assuré, vous atteindrez votre but. Pour tous les autres, c'est peine perdue. »

J'aurais suivi volontiers ce sage conseil, si je n'avais pas craint de rencontrer d'autres écueils, en répétant ces invitations à droite et à gauche.

Le public qui m'estime à sa manière, finirait un jour par imaginer une autre explication de mon insistance. Après les tromperies, les hallucinations, les chambres à double paroi, les tables mécaniques, les tambours, les trompettes à remontoir, il ne manquerait plus qu'une espèce de passeport, ou brevet d'invention, auquel il me faudrait la signature d'une des célébrités de la science pour faire prospérer mes affaires!

C'est ainsi que j'ai répondu au professeur Santangelo, l'assurant en même temps que si je n'avais pas l'intention de prendre l'initiative à l'égard de Del Pozzo, un autre pourrait le faire; alors me mettant volontiers à sa disposition, comme à celle de quiconque aurait le désir d'étendre ses recherches au-delà des limites ordinaires assignées aux humains, j'aiderais volontiers, avec tout ce que mes faibles moyens me permettent, des hommes tels que Del Pozzo, Morselli, Govi, Lombroso, Mosso et autres, à sonder le grand mystère du « *post mortem* ».

Je le crains bien, mon attente sera vaine! les paroles, *âme, esprit, surnaturel* font frissonner les savants estampillés.

A propos des phénomènes extraordinaires du célèbre médium Douglas Home, voici ce qu'écrivait un docte jésuite : (la source est digne d'attention).

« Professeurs, médecins, magistrats, officiers, lettrés, savants renommés, assistaient souvent à ses expériences avec toute la défiance que le bon sens et l'aversion au surnaturel leur inspirait; ils en revenaient la tête basse, pensifs, étonnés, consternés. Comme c'est le privilège de la science moderne de choisir entre toutes les hypothèses aptes à expliquer un phénomène psychologique, la plus inepte, la plus hostile au catéchisme, la plus contraire au bon sens et la plus rebelle à l'histoire antique et moderne, les doctes spectateurs des prodiges de Home s'en allaient, partagés entre des opinions toutes acceptables pourvu qu'elles fussent absurdes. Quelques-uns croyaient faire un grand pas vers le spiritualisme, en confessant après avoir assisté à des manifestations évidentes des esprits un *qui sait?* peut-être qu'entre les 50 ou 60 corps simples connus

« par les chimistes, il existe une substance que l'on pourrait appeler esprit
« et qui est la cause de ces phénomènes inexplicables par les lois physiques
« connues? Qui sait? peut-être que dans notre corps, outre les os et la
« chair, il y a peut-être encore quelque autre chose de subtile semblable à
« l'électricité, impondérable et éthérée qui pense dans cette vie et survit
« dans l'autre... Qui sait? » Et qui sait?

Maintenant c'est moi qui réponds, pour finir; ce sera toujours du temps
perdu que de continuer à frapper à ces portes de bronze de la science
moderne, de cette science officielle qui, comme écrit V. Sardon avec sa
verve incisive, a toujours traité ainsi nos pauvres vérités méconnues :
« Après les avoir bien bafouées, elle se les est appropriées; mais elle a eu
« soin de changer les étiquettes. Et puisque nos savants ont fini pour dé-
« couvrir à la Salpêtrière ce que tout Paris a pu voir, sous Louis XV, au
« cimetière Saint-Médard, il y a lieu d'espérer qu'elle daignera s'occuper un
« jour de ce spiritisme qu'elle croit mort de ses dédains, et qui n'a jamais
« été plus vivace. Elle n'aura plus ensuite qu'à lui imposer un autre nom,
« pour s'attribuer le mérite de l'avoir découvert, après tout le monde.

« Seulement, ce sera long! Le spiritisme a d'autres ennemis à combattre
« que ce mauvais vouloir. Il a d'abord contre lui les expériences de salon,
« détestable moyen d'investigation, bon tout au plus à confirmer les scepti-
« ques dans leur incrédulité, à suggérer aux loustics d'ingénieuses mys-
« tifications, et à faire dire aux gens d'esprit bien des sottises. »

« Il a, de plus, à lutter contre les charlatans qui font du spiritisme à la
« Robert-Houdin, et contre les demi-charlatans qui, doués de facultés média-
« niques véritables, ne savent pas s'en contenter, et par vanité, ou par in-
« térêt, suppléent à l'insuffisance de leurs moyens par des moyens factices.
« Mais il a surtout à vaincre deux grands obstacles : l'indifférence d'une
« génération toute à ses plaisirs et à ses intérêts matériels, et cette défail-
« lance des caractères, chaque jour plus manifeste, dans un pays où
« personne n'a plus le courage de son opinion, mais se préoccupe surtout
« de celle du voisin, et ne se permet d'en adopter une que lorsqu'il lui est
« bien prouvé qu'elle est celle de tout le monde. En toute matière, art,
« lettres, politique, sciences, etc., ce que l'on redoute le plus, c'est de
« passer pour un naïf, qui croit à quelque chose, ou pour un enthousiaste,
« qui ne s'y connaît pas, puisqu'il admire !

« L'homme le plus sincèrement ému par une belle parole, une belle
« œuvre, une belle action, s'il voit quelque sceptique esquisser un sourire,
« n'a rien de plus pressé que de railler ce qu'il allait applaudir; pour
« établir qu'il n'est pas plus *gobeur* qu'un autre, et qu'il est un juge très
« éclairé, puisqu'il n'y a pas moyen de le satisfaire.

« Comment des gens si soucieux de l'opinion d'autrui, fussent-ils d'ailleurs convaincus de la réalité des manifestations spirites par les preuves les plus décisives, comment oseraient-ils l'avouer en public, confesser leur foi, et dans ce siècle de lumières, après Voltaire !... ô Prudhomme !... braver ton indignation et la terrible apostrophe que tu me cornes aux oreilles depuis si longtemps !

« Alors, Monsieur, vous admettez donc le surnaturel ? » Non, Prudhomme, non ! je n'admets pas le surnaturel ! Et le nier *a priori*, sans examen, sous prétexte que la loi productrice n'existe pas ; déclarer qu'elle n'existe pas, parce qu'elle est inconnue ; contester la réalité du fait, parce qu'il ne rentre pas dans l'ordre des faits établis et de lois constatées, c'est l'erreur d'un esprit mal équilibré qui croit connaître toutes les lois de la nature. — Si quelque savant a cette prétention-là, c'est un pauvre homme !

« Mais où je l'attends, c'est à l'examen sérieux des faits, quand il sera forcé d'y venir. Je lui promets quelques surprises. »

C'est ainsi que conclut Sardou et c'est ainsi que je conclus moi-même.

Votre affectionné,

ERCOLE CHIAIA.

(A) A ce qu'il paraît, le professeur Del Pozzo n'est pas au courant des faits. Je n'ai jamais pensé dans ma lettre, défi à Lombroso, à imposer des conditions d'expérimentation à mon gré ; les conditions proposées furent celles que la nature elle-même, dans ses mystérieuses manipulations impose à tous sans exception, sans préférence à quiconque. Du reste, la fameuse *conditio sine qua non* de la lumière complète a été exigée par Lombroso (je ne sais avec quelle prudence scientifique) ; je l'ai accordée spécialement pour le phénomène le plus important, le soulèvement de la table à un mètre du sol.

DISCOURS DE MME ISABELLE BOGELOT

PRONONCÉ AU CONGRÈS INTERNATIONAL DES OEUVRES FÉMININES

Mesdames, Messieurs,

Je m'interroge et je cherche d'où me vient le courage d'oser prendre la parole dans une assemblée aussi solennelle.

Je ne veux pas m'arrêter au sentiment de mon insuffisance sans quoi la crainte paralyserait ma volonté.

En mars 1888, quand j'assistai au Congrès de Washington où j'étais déléguée d'une œuvre qui s'occupe du sort des prisonnières libérées, je fus en-

thousiasmée, émerveillée de tous les travaux entrepris et exécutés par les femmes.

Loin de ma patrie, ne comprenant pas la langue du pays où je me trouvais, je vivais beaucoup en moi-même et dans ces heures de solitude toutes mes pensées s'envolaient vers la France.

Je rêvais la voir fêter le grand Centenaire de 1789, en complétant ce réveil de l'esprit de justice et de fraternité par un grand mouvement de réparation envers la femme.

J'eus même, pendant ce voyage, oubliant mon rôle modeste de *déléguee de l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare*, j'eus la témérité d'inviter des magistrats haut placés de vouloir bien honorer de leur présence le Congrès qui serait tenu par les femmes à Paris, quand la France fêterait, par son Exposition, le grand anniversaire de son indépendance et de son relèvement.

On faisait, dans chacune des séances de cette grande assemblée, un exposé si complet de travaux entrepris et réalisés par les femmes dans les sciences, les arts et l'industrie!

On y discutait, avec tant de logique et de puissance, les difficiles problèmes de l'agriculture et des salaires!

Une si belle méthode avait présidée au classement de tous les documents!

Il avait fallu tant de persévérance, de calme et de volonté pour organiser cette splendide réunion, qu'il m'était impossible d'admettre, dans ce milieu si supérieur, que l'intelligence et la liberté fussent le privilège d'un sexe au préjudice de l'autre.

En outre, les femmes de ce Congrès étaient restées si réellement femmes par la grâce et l'affabilité; les qualités de cœur marchaient si bien côte à côte avec le développement intellectuel que j'arrivai à conclure qu'un droit seul prime tous les droits :

Celui pour toute créature humaine de choisir librement sa carrière; donnant à ses facultés personnelles tout l'essor et le développement qu'elles seraient susceptibles d'acquérir.

Mon admiration croissait de jour en jour et il n'entrait pas dans mon esprit que ma vieille France, qui a tant fait depuis des siècles pour le bonheur de l'humanité, serait moins juste et moins généreuse pour les femmes, que la jeune Amérique.

La réalité a dépassé nos espérances.

L'Exposition de 1889 fait l'admiration de l'univers.

La France est en ce moment le rendez-vous de tous les pays et le gouvernement a saisi cette occasion pour rendre hommage à la femme et consacrer ses revendications en offrant le patronage officiel au *Congrès des œuvres et institutions féminines*.

J'ai dit souvent, dans nos réunions de patronage, que l'initiative individuelle est la plus grande force créatrice; mais nul n'ignore que le gouvernement a la mission et le devoir d'encourager les bonnes volontés à se produire et à se grouper.

Le titre du Congrès qui nous réunit est des plus heureusement choisis.

Il résume sous son apparence modeste l'idée et l'action, la théorie et la pratique.

Le passé, le présent et l'avenir s'y tiennent unis comme les anneaux d'une chaîne.

L'exposé seul du programme en promet le succès.

Pourquoi les désirs que nous allons formuler ne se réaliseraient-ils pas? La femme, donnant la preuve de ce qu'elle peut faire avec son intelligence, son cœur et sa persévérance dans toutes les branches de l'activité cérébrale, n'ayant pourtant qu'une ébauche de liberté et un commencement d'éducation sociale.

En comparant la situation de la femme du temps de nos mères et ce qu'elle est aujourd'hui, peut-on désespérer de l'avenir? Non.

J'ai répété souvent que mon rôle était très effacé dans le parti militant des revendications, mais j'ai toujours ajouté que l'œuvre pénible à laquelle nous appartenions était la preuve la plus évidente et la plus concluante de la nécessité de certaines réformes et que mes collègues et moi les souhaitions de tout notre cœur.

Mesdames, messieurs,

Si j'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue au nom du comité du Congrès, je le dois sans doute à la bonne fortune que j'ai d'appartenir à une œuvre qui parle de *pitié et de justice*, quand on fête les grands jours où chacun luit, il y a cent ans, au nom de la justice pour conquérir son relèvement et son affranchissement.

Victor Hugo a dit : « Le dix-huitième siècle a proclamé les droits de l'homme, le dix-neuvième proclamera les droits de la femme ».

Le gouvernement semble s'être inspiré de cette prophétie.

C'est au nom de la *justice* qu'il a souhaité que le Congrès fût officiel.

C'est au nom de la *justice* que notre président, M. Jules Simon, a écrit ces livres connus du monde entier sur l'ouvrière, la femme et le devoir et qu'il a accepté la présidence de ce Congrès malgré sa grande fatigue et ses nombreux travaux, afin d'apporter l'autorité de son savoir et de son cœur à une œuvre de réparation.

C'est au nom de la *justice* que des hommes ont accepté avec empressement d'être nos collègues dans le comité.

Ils ont pensé que la femme ne jouit pas depuis assez longtemps des bienfaits de l'instruction et de la liberté pour la laisser seule supporter la fatigue et la responsabilité de ce *premier Congrès officiel*.

Ils ont senti qu'il était de leur devoir de l'aider de leur expérience, ne se réservant pas le facile plaisir de décréter la femme impuissante ou incapable si le succès immédiat ne répond pas à l'attente de chacun.

C'est par esprit de *justice* que vous êtes réunis dans cette enceinte, hommes et femmes de toutes les nations, que vous avez affronté les fatigues et les périls de longs voyages pour apporter à vos sœurs le fruit de vos études et de vos travaux.

Je suis reconnaissante envers mes collègues qui me procurent la joie d'être leur interprète en me permettant de prendre la parole au nom des femmes françaises pour remercier toutes les nations qui ont des déléguées et aussi toutes les personnes qui s'associent à cette grande démonstration féminine.

Permettez-moi, je vous prie, d'adresser un souvenir tout personnel à la Suisse dont j'ai été l'hôte dans différents congrès.

C'est dans ce pays que j'ai étudié les bienfaits des grandes lois de la solidarité.

A l'Amérique qui a donné une si grande preuve d'amitié et d'estime à la France en voulant qu'une Française soit trésorière du futur Congrès international qui se tiendra en 1892.

Nous demandons à toutes les femmes de ne pas oublier les noms des membres du gouvernement actuel, ni ceux des membres du Parlement qui facilitent notre tâche, s'associent à nos travaux et soutiendront notre cause par leurs votes le jour où on discutera les projets de loi qui intéressent la dignité de la femme. Associons-nous toutes pour rendre un hommage mérité à notre président, qu'il nous permette de lui offrir notre affection en échange de ce qu'il a fait et de ce qu'il fera encore pour le développement intellectuel de la femme et l'amélioration de son sort.

Son nom à notre tête est un symbole de concorde et de tolérance, il a été pour notre Congrès une bannière sous les plis de laquelle tous les travailleurs pouvaient s'enrôler.

N'oublions pas que, si notre Congrès a l'appui gouvernemental, il est aussi l'obligé de la Ville de Paris, qui lui offre ses monuments pour recevoir ses invités et tenir ses séances de travail.

Remercions tous ces messieurs de l'intérêt qu'ils portent à la cause que nous défendons.

En Amérique, ce mot revient souvent sur mes lèvres, mais ne m'en voulez pas, c'est au spectacle qui a ébloui mes yeux et enflammé mon cœur à Washington que je dois la force d'oser parler ici.

En Amérique, dis-je, un jour fut consacré, à la fin du Congrès, pour rendre hommage aux pionniers du grand mouvement émancipateur féminin.

C'était un jour de joie générale. Les fleurs étaient répandues à profusion, des rubans de toutes couleurs flottaient, rappelant les oriflammes de tous les pays, et pourtant une certaine mélancolie se mêlait à la joie, sur tous les visages.

On fêtait les survivants mais le souvenir s'envolait vers les combattants dont les cœurs avaient cessé de battre avant la victoire définitive.

Que les femmes françaises imitent les femmes américaines; fêtons aussi nos pionniers vivants ou morts.

Réunissons dans un même élan de nos cœurs les présents et les absents, les privilégiés qui sont dans cette enceinte et ceux éloignés de nous que l'esprit du devoir relie dans leur foyer.

Imitons les cœurs généreux qui ont consacré leur existence à détruire les injustices du passé, qui prenaient le temps présent comme l'instrument de travail préparant l'avenir meilleur aux générations qui leur succèderaient.

Qu'à leur exemple, le désir du succès ne nous fasse jamais transiger avec le devoir de la conscience.

Que la vérité et l'esprit de justice soient nos guides.

Que la patience jointe à la fermeté nous donne la force d'accepter ce qui est injuste ou immérité, mais que la patience ne soit jamais faiblesse.

Que le mot politique ne soit pas pour nous synonyme d'intérêt personnel ou de grande habileté, et travaillons pour mériter l'estime de ceux qui seront nos juges.

Que le premier vœu émis dans ce Congrès soit que les générations futures arrivent à l'épanouissement complet de leurs forces physiques, intellectuelles et morales sous un régime bienfaisant de *justice* et de saine liberté.

CRITIQUE DE L'APOLOGIE DU CHRISTIANISME (Suite)

(Voir la *Revue spirite* du 15 août 1889).

LE PROTESTANTISME

Dans un long chapitre, M. Nicolas dit que l'Eglise, instrument propagateur et conservateur de la doctrine de J.-C., peut seule l'interpréter; tandis que les protestants sont dans le faux en l'interprétant individuellement. Le catholique, dit-il, ne croit pas exclusivement à sa propre raison, c'est un trop dangereux appui, il ne croit qu'à l'infaillibilité de l'Eglise réunie dans son universalité. « Amy... Ceci condamne l'infaillibilité individuelle du pape. » A l'origine du Christianisme, la tradition catholique se recommandait par son

abouchement avec J.-C. Depuis lors, cette garantie de proximité s'est affaiblie par la dispersion des apôtres et de leurs successeurs ; mais chaque siège particulier a conservé identiquement la même doctrine, de manière que les fidèles ont toujours dit : Telle était la foi de nos pères, c'est ainsi que nous pensons. « Amy... Cette assertion n'est pas exacte, car de nombreuses hérésies la démentent. » Du iv^e au ix^e siècle, il y a eu neuf conciles généraux en Orient tenus par les évêques d'Orient, sous l'influence des empereurs grecs ; les évêques d'Occident y étaient en très petit nombre, et dans toute la chrétienté la législation des conciles œcuméniques fut adoptée par les deux églises grecque et latine alors réunies en une seule ; cette doctrine d'origine divine s'est répandue ou maintenue bien plus par la prédication et la tradition orale que par l'écriture. Les protestants rejettent les décisions des conciles et la tradition qu'ils remplacent par l'écriture évangélique. On a lieu d'être étonné de la foi exclusive des protestants à l'Evangile. Il n'a été ni écrit, ni dicté, ni recommandé par J.-C., qui s'est borné à enseigner sa doctrine par la parole et la tradition ; car le Christ n'a point fondé d'enseignement par l'écriture. Au lieu de donner des livres à ses apôtres, il leur a envoyé le Saint Esprit pour les inspirer.

Ainsi la diffusion de la foi s'est faite par la prédication et par l'enseignement verbal et nullement par l'écriture ; c'est ce qu'indiquent plusieurs passages des évangiles ; le nouveau testament est vénéré comme inspiré, mais son enseignement incomplet et peu précis est entièrement subordonné à l'enseignement par la parole et la tradition qui avaient déjà opéré dans l'univers d'innombrables conversions avant que les évangiles eussent été promulgués ; l'Eglise aurait abdiqué la constitution qu'elle tenait directement de J.-C. si elle s'était basée sur l'Evangile. Or, il n'en est rien, les évangiles et les épîtres n'ont été considérés par leurs propres auteurs que comme des auxiliaires de l'enseignement oral et des annexes de la tradition auxquels ils venaient se mêler accidentellement, en se plaçant sous la sauvegarde de l'Eglise et en recevant d'elle le secours d'une sainte révélation. Saint Jean dit que J.-C. a fait tant de choses que le monde ne contiendrait pas tous les livres qui les raconteraient. « Dans ce cas, comment se fait-il que J.-C. ait fait si peu d'effet dans l'empire romain civilisé et éclairé ? »

Ainsi les Evangiles seraient loin de contenir tout ce que nous devons savoir et croire touchant J.-C. Saint Paul enseignait par la parole et par l'écriture. Dans certains cas il préférerait l'enseignement verbal, comme plus explicatif et plus communicatif. Dans les premiers siècles, l'enseignement par la parole était plus facilement compris que l'écriture par le vulgaire illettré. En outre, l'imprimerie n'existant pas, la diffusion des livres était impossible. L'enseignement oral est le seul qu'ait employé J.-C.

« Amy..., J.-C. a employé l'enseignement oral qui était mieux compris que l'écriture par ses disciples. Ensuite tout indique qu'il n'a pas voulu faire de sa doctrine un code précis, mais seulement la lancer, en laissant à ses disciples et à leurs successeurs le soin de la développer et de l'établir suivant leurs aspirations et les circonstances, ce qui semble être le régime de notre planète, où en l'absence de renseignements exacts nous sommes dirigés par notre intelligence responsable et notre libre volonté. Un code écrit et sévère comme celui de Moïse n'eût pas été progressif.

L'Eglise a habilement profité de l'enseignement verbal, moins exact que l'écriture dans la tradition, ce qui lui a permis d'évoluer vers la théocratie; cela se voit déjà dans saint Paul qui est plus autoritaire et en tout plus accentué que J.-C. A partir du concile de Nicée, l'esprit de l'Eglise devient de plus en plus intolérant, autoritaire et terrifiant, de doux, persuasif et tolérant qu'il était dans l'évangile. En l'absence de titre, l'enseignement traditionnel a facilité cette évolution; mais d'un autre côté, il a favorisé la formation de nombreuses sectes dans le christianisme; celle qui a été la plus habile ou la mieux soutenue par les empereurs d'Orient est devenue catholique; alors elle a condamné comme hérétiques toutes les sectes qui ne partageaient pas ses croyances, quoi qu'il y eût parmi elles des théologiens de la valeur d'Origène, de Tertullien et autres.

Le protestantisme, dit M. Nicolas, est dans l'erreur en s'appuyant seulement sur la Bible qui n'a de la valeur que lorsqu'elle est commentée par l'Eglise dépositaire fidèle et infaillible instituée par J.-C. pour le remplacer. Il est étonnant que le protestantisme, qui ne croit pas à l'Eglise, ait une si grande foi dans les écritures dont elle a été seule dépositaire pendant quinze siècles et qu'elle eut pu facilement altérer dans ce laps de temps. M. Nicolas fait ressortir les nombreuses obscurités des écritures. Ceux qui ont écrit les évangiles n'ont pas songé à en faire un code de morale et de culte. Il n'y a rien de précis et de formulé à cet effet. C'est un récit sans suite de quelques actes et paroles de J.-C. Ses instructions et ses préceptes y sont à l'aventure, déguisés comme à dessein sous des figures, des paraboles et hyperboles qui rendent l'intelligence difficile, et qui semblent attendre une explication plus précise. La vérité n'y est qu'en germe. L'Evangile est une doctrine ésotérique que J.-C. enseignait à ses disciples en paraboles, et qu'il ne tenait pas à faire connaître aux simples fidèles. Ainsi les livres saints sont incompréhensibles au commun des hommes, ils ne peuvent être interprétés que par l'Eglise infaillible et non par le premier venu comme le prétendent les protestants.

En conséquence, livrer les évangiles aux mains des hommes sans surveillance et sans direction, c'est mettre le fer et le feu entre les mains des

enfants, c'est faire d'un dépôt de remèdes une source pestilentielle de maux. Ce fut ce qui arriva au temps de la réforme en Angleterre et en Allemagne, où divers sectes, interprétant les écritures à leur fantaisie, y puisèrent des armes de fureur et de lutte. L'Évangile nous prouve par plusieurs passages qu'il faut une autorité compétente pour diriger la religion et que J.-C. a institué l'Eglise romaine dans ce but, en lui léguant ses pouvoirs et l'infaillibilité : telles sont les paroles de J.-C. dites à Pierre, à Césarée, « que nous avons commentées » et autres : Celui qui vous écoute m'écoute, paissez mes brebis, si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit regardé comme un païen et un publicain. « Amy..., ces divers passages peuvent signifier des mesures administratives, et l'obligation de pratiquer la doctrine de J.-C. enseignée par les apôtres et leurs disciples, personnifiant l'Eglise, mais ne prouvent pas qu'il ait voulu constituer une théocratie qui semble opposée à l'esprit évangélique. »

Amy..., « les évangélistes, que l'on admet inspirés, ne devaient pas s'attendre à être si durement traités par un avocat du catholicisme ; c'est qu'ils sont pour l'Eglise des témoins fâcheux ; deux d'entre eux faisaient partie des douze apôtres, les deux autres étaient disciples de Pierre et de Paul, ils ont donc été bien à même d'apprécier J.-C. et sa doctrine, et si leurs écrits laissent à désirer sous certains rapports, ils paraissent refléter exactement l'esprit de la doctrine du Christ, laquelle se trouve sur plusieurs points importants en discord avec la théocratie romaine ; ainsi cette dernière a remplacé la simplicité de la doctrine évangélique par un cérémonial luxueux, sa spiritualité par des actes matériels, la confession publique qui était une mesure administrative, par la confession auriculaire inconnue avant le milieu du ^v^e siècle, les courtes prières par des exercices ou offices interminables ; elle y a ajouté les macérations, les indulgences, etc. En somme, les deux doctrines, chrétienne et catholique, ne sont bien d'accord que pour la morale ; en conséquence, l'Eglise a tout intérêt à amoindrir la valeur des Évangiles en discord avec elle pour le culte, à en interdire la lecture libre à ses fidèles, et à lui substituer son enseignement façonné à sa guise, sous le prétexte qu'elle seule, forte de son infaillibilité et de la tradition orale, avait le droit de diriger le culte. Nous ferons remarquer qu'on a toujours préféré la tradition écrite à la tradition orale ; cette dernière pouvant varier à l'infini, surtout à la suite des siècles. Mais l'Eglise s'appuie sur sa prétendue infaillibilité qui lui aurait permis, comme légataire de saint Pierre, de conserver intacte la doctrine de J.-C. avec le pouvoir de l'interpréter et de la compléter suivant son appréciation.

« Nous avons déjà dit que rien ne prouvait que saint Pierre fût infaillible et le chef avéré des apôtres, et qu'il eût hérité de tous les pouvoirs de J.-C. ;

sa modestie et ses rapports avec les autres apôtres, surtout avec saint Paul, ne justifient point cette assertion de l'Eglise. Si saint Pierre avait légué aux évêques de Rome de pareilles facultés, ceux-ci auraient certainement joué le principal rôle dans la chrétienté ; tandis que le rôle des successeurs de Pierre a été si peu important qu'ils sont à peine connus jusqu'à Léon le Grand et à Grégoire le Grand.

« Le mouvement chrétien s'est entièrement fait en Orient, d'abord sous la direction d'apologistes célèbres ; ensuite lorsque le christianisme est devenu la religion des Romains ; ce sont les évêques et les empereurs d'Orient qui ont dirigé l'établissement du catholicisme ; les évêques de Rome et d'Occident y ont joué un rôle à peu près nul ; ce qui le prouve, c'est que tant que les Eglises de Rome ont été unies, les huit conciles œcuméniques du ^{vi}^e au ^{ix}^e siècle ont été tenus en Orient où les évêques d'Occident se trouvaient en très petit nombre, ce qui n'aurait certainement pas eu lieu si l'Eglise de Rome avait eu alors la supériorité qu'elle s'attribua comme légataire unique de J.-C. Tandis que l'évidence indique que l'Eglise grecque, quoique non héritière de saint Pierre, avait une influence reconnue par toute la chrétienté. C'est elle qui, par les conciles généraux tenus sous sa direction, a établi les bases du catholicisme. L'Eglise et les évêques de Rome ne sont devenus prépondérants qu'après la séparation des deux églises. M. Nicolas s'est bien gardé de soulever cette question ; il ne parle pas plus de l'Eglise grecque que si elle n'avait jamais existé, quoi qu'elle ait joué le principal rôle dans la chrétienté jusqu'au ^x^e siècle ; on voit ainsi comment l'esprit de parti écrit l'histoire.

« On peut donc dire que jusqu'au ^x^e siècle l'Eglise de Rome peut être considérée comme subordonnée à l'Eglise d'Orient qui seule possédait les lumières et les écoles célèbres. Mais à partir du ^{xi}^e siècle, après la séparation des deux églises, celle d'Orient annihilée par l'islamisme et les désordres du Bas-Empire perdit toute importance. Alors les évêques de Rome devenus indépendants se déclarèrent papes et chefs de la chrétienté ; des écoles de théologie se formèrent en Occident et y répandirent les lumières ; l'Eglise romaine ainsi solidement établie s'organisa en théocratie dominant les souverains, et se déclarant alors seule héritière de l'autorité et de l'infaillibilité de J.-C. par saint Pierre, elle rejeta de son sein l'Eglise grecque qu'elle déclara schismatique, après en avoir supporté la suprématie pendant dix siècles.

« Pour prouver l'infaillibilité de l'Eglise, M. Nicolas dit que les plus mauvais papes n'ont jamais nui à sa doctrine. Assertion naïve, les papes et leurs conseillers se sont toujours bien gardés de modifier les statuts immuables de l'Eglise, ils auraient ainsi contredit leurs prédécesseurs et porté une

grave atteinte au dogme de l'infailibilité de l'Eglise. Mais sans toucher à la doctrine de l'Eglise, plusieurs papes ont commis des actes qui ont eu de très fâcheuses conséquences pour l'Eglise, que leur prétendue infailibilité n'avait pas su prévoir. Ainsi Boniface VIII n'a pas prévu que sa théocratie portée à l'extrême déterminerait une réaction qui porterait préjudice à la papauté. Alexandre VI, par ses crimes; Jules II, par son ambition; Léon X, par sa mondanité, n'ont pas prévu qu'en avilissant la papauté, ils amèneraient la réforme. De nos jours, Pie IX a cru consolider son autorité chancelante en se faisant proclamer infailible. La Providence ne paraît pas avoir ratifié cet acte d'autocratie, car, depuis lors, la papauté est tombée au plus bas. Ainsi ces papes, quoique ne portant aucune atteinte directe au code religieux de l'Eglise, lui ont causé les plus grands préjudices, en ne prévoyant pas les conséquences de leur fâcheuse conduite.

« Nous avons vu que M. Nicolas appuie l'établissement et les pouvoirs de l'Eglise par plusieurs passages des évangiles; mais il venait de nous dire que les Evangiles n'ont aucune valeur, si ce n'est lorsqu'ils sont commentés par l'Eglise; en conséquence, en interprétant en sa faveur les passages des Evangiles qui la concernent, l'Eglise est juge et partie dans sa propre cause, ce qui est contraire à toute justice. M. Nicolas tombe, en outre, ainsi que plusieurs théologiens, dans un cercle vicieux en soutenant que l'autorité de l'Eglise est prouvée par les Evangiles, et que les Evangiles sont valables seulement avec l'appui de l'Eglise. Ces deux raisonnements se soutenant réciproquement manquent de base. »

M. Nicolas dit que les Apôtres, dans leurs paroles et leurs actes, ont toujours eu l'idée d'une institution infailible qui devait durer toujours, s'exercer par la tradition et leur succéder. « Amy..., on remarquera que ni J.-C. ni ses apôtres n'ont précisé l'idée d'une institution sacerdotale déterminée gouvernant la chrétienté; leurs paroles et leurs actes indiquent qu'ils se considéraient comme une Eglise ambulante allant prêcher partout la doctrine évangélique, d'après leurs propres inspirations et non suivant un code formulé comme celui de l'Eglise romaine.

« Rien n'indique que cette Eglise dût être établie à Rome plutôt qu'en Orient où se manifestait le principal mouvement religieux. Les successeurs de saint Pierre ont occupé dans la chrétienté un rang élevé qu'ils ont dû bien plus à l'importance du siège de Rome, qu'à de prétendus dons divins, et que leur rôle peu important dans les questions théologiques fait peu supposer. »

M. Nicolas reproche aux protestants de ne se baser que sur la lettre évangélique qui tue et non sur l'esprit vivifiant perpétué par l'Eglise. « Les protestants n'ajoutant pas plus foi que les libres penseurs à la tradition

orale et à l'infailibilité de l'Eglise, mais croyant au christianisme, ont accepté le seul titre écrit parlant de la mission et de la doctrine de J.-C. avant que le concile de Nicée (en 325) eût établi le code catholique. » D'après M. Nicolas, le protestantisme ne peut se soutenir d'aucun côté ; il a tout contre lui, le raisonnement et les faits, l'écriture qui le condamne bien plus qu'elle ne le soutient, l'autorité de l'Eglise son ancienne mère et ses propres fidèles qui se divisent à l'infini.

(A suivre).

AMY.

NÉCROLOGIE

A Rio-de-Janciro, le 27 juillet dernier, s'est désincarné M. Casimir Lieutaud, directeur du Collège Français, spirite militant de la première heure et propagateur sage et zélé du spiritisme au Brésil ; nous avons l'honneur d'être l'un de ses meilleurs amis, et depuis 30 ans, nous avons été à même d'apprécier la grandeur de son caractère, sa bonté, sa quiétude profonde devant les épreuves douloureuses qu'il a subies, car il a toujours lutté avec énergie et courage contre les peines inattendues. Voici la lettre que nous adresse Mme veuve Verret-Collard, amie de la famille Lieutaud. Nous envoyons tous la plus affectueuse pensée à la veuve et au fils de ce juste, car nous sommes solidaires dans la joie et la peine.

Monsieur : Ayant l'honneur d'être l'amie intime de la famille de M. Casimir Lieutaud, je suis chargée par elle de la triste mission de vous annoncer la désincarnation de notre très estimé et aimé Casimir Lieutaud, le 27 juillet dernier, après une maladie de quelques jours ; une attaque de paralysie avait insensibilisé tout le côté gauche, lui laissant sa connaissance jusqu'au dernier moment.

Il s'est vu mourir, et regrettait sa bien-aimée compagne dont il se séparait après une union de trente ans, sans troubles ni l'apparence d'un nuage, et son fils qu'il chérissait comme il méritait de l'être.

Sa mort fut celle du juste ayant la foi profonde et éclairée ; il n'avait rien à redouter. Il est victime, on peut le dire, de l'accomplissement rigoureux des devoirs que sa profession lui imposait, et qui, dans ces dernières années, étaient au-dessus de ses forces physiques.

Comme spirite, vous avez été à même d'apprécier la valeur de ses convictions, son désir ardent de propagande, sa charité morale et matérielle sans borne ; pour ceux qui ont eu le bonheur de le connaître et l'apprécier, ce fut un saint dans l'acception du mot.

Malheureusement, les efforts qu'il faisait pour propager nos chères

doctrines, n'étaient pas en rapport avec le terrain qu'il cherchait à améliorer ; au Brésil, elles ne sont véritablement comprises que par un très petit nombre de personnes.

Les autres adeptes font ce qu'ils peuvent, et peut-être mieux que nous (vieux spirites kardistes), parce qu'ils sont plus en relation avec les idées peu avancées de la majorité de la population. Du reste, tous les moyens sont bons quand ils sont sincères ; sans être selon notre manière de voir, ils généralisent l'idée, le temps fera le reste.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée ainsi que mes vœux pour le progrès et la diffusion de notre doctrine régénératrice.

VEUVE VERRET-COLLARD.

A Aix (Provence), est décédé à 71 ans, notre bon camarade Denis Goulin, homme de science véritable, chercheur infatigable, intelligence d'élite, profond penseur, docteur homœopathe que la nombreuse clientèle de cet homme de bien regrette profondément ; ami du progrès, libre penseur spirite, convaincu et conscient, chacun respectait ce caractère si nettement trempé, cette figure bienveillante qui donnait toute confiance, aussi bien aux archevêques et aux présidents de la Cour, qu'aux humbles qu'il secourait moralement et matériellement, avec un dévouement absolu.

Les anciens de la première heure s'en vont, peu à peu, reprendre une provision de force dans l'erraticité, avant de se réincarner à nouveau, pour mettre en fonction et au service de tous les facultés qu'ils ont acquises si péniblement dans leurs vies précédentes.

Denis Goulin nous le disait : Lorsque le remède matériel est impuissant, que ma science est en défaut, j'impose les mains et souhaite la guérison du malade ; souvent je guéris ainsi, très souvent je soulage et l'eau que je magnétise accomplit le reste. Ma raison me dit que je fais bien, ma conscience me conseille le dévouement et le désintéressement, nos guides répondent que notre devoir est ainsi accompli, selon l'esprit de solidarité et de justice.

A Mme Denis Goulin et ses amis, le souvenir affectueux et fraternel de tous.

Un président de groupes spirites, à Lyon et à Marseille, en 1858 et 1860, est décédé à Paris, à l'âge de 58 ans, d'une consommation pulmonaire ; M. Daveine Laurent s'est dégagé de la matière ; ce fut un brave, un énergique, auquel la famille Boutmy a prodigué les soins les plus affectueux ; le service funèbre ayant eu lieu le 7 septembre, nous avons eu le vif regret de

ne pouvoir accompagner ce frère, les travaux du Congrès qui avaient lieu le surlendemain, et la réception des délégués, nous imposant l'obligation pressante de nous consacrer nuit et jour à cette œuvre spirite.

Sa mort a été douloureuse et touchante, nous dit M. Boutmy, qui le voyant expirer sans entendre un adieu, s'adressa avec instance à l'âme qui se détachait, et celle-ci, dans un effort suprême, revint un instant pour dire au revoir aux frères dévoués.

M. Oscar Blanger, avoué près de la Cour d'Amiens, est décédé le 5 septembre, à l'âge de 37 ans ; nous avons beaucoup connu à Paris ce jeune homme lorsqu'il faisait son stage, et sa nature ouverte, ses aspirations philosophiques nous avaient profondément intéressés ; c'est un intelligent, et un dévoué à la cause qui s'est trop tôt dégagé de la matière pour son père qui est un spirite convaincu, pour sa jeune femme dont le veuvage est bien prématuré ; c'est un travailleur qui nous reviendra armé de toutes pièces pour le bon combat, et auquel nous devons adresser la meilleure pensée.

FRATERNITAS

Une société par action anonyme est fondée, sous le nom de « Fraternitas » dans le but de construire une maison, non loin du lac Majeur sur le sommet d'une des collines environnant Locarno. La dite maison sera une retraite, un lieu de réunion ; elle sera située dans un pays libre, au milieu d'un air pur, loin du monde. Elle est destinée à accueillir les étudiants en théosophie et en occultisme, afin qu'ils puissent s'aider mutuellement dans leurs efforts pour mener une vie conforme à la fraternité universelle.

La société aura un capital de 50.000 francs, divisé en action de 500 francs chacune. Celles-ci ne donnent pas d'intérêt à leurs possesseurs, mais le droit d'habiter la maison, selon leur gré.

Dès que le secrétaire du comité soussigné aura reçu le nombre suffisant de signatures, il invitera les signataires à envoyer leur quote-part. Celle-ci sera déposée à la Banca Cantonale Ticinese, au nom de la société anonyme. Le capital entièrement versé, le comité *ad interim* se charge :

a) De construire une maison ou chalet sur le terrain offert à la société par le Dr. A. Pioda.

b) De la meubler simplement, mais convenablement.

Obs. Un cinquième du capital sera réservé pour les premières dépenses du ménage. Ces opérations une fois accomplies, le comité *a. i.* convoquera

les actionnaires en assemblée générale et leur rendra compte des fonds qu'il lui auront été confiés. Chacun des actionnaires absents à l'assemblée générale recevra une copie de ces comptes.

L'assemblée générale composée de tous les actionnaires présents ou représentés aura les attributs suivants :

a) De réviser les comptes présentés par le comité *a. i.*

b) D'approuver ou de rejeter les statuts présentés par le même comité, qui aura le droit de proposer une augmentation, s'il y a lieu, du capital social en admettant un plus grand nombre d'actionnaires.

§ I. L'assemblée prendra ces décisions à la majorité des voix ;

§ II. Chaque action donne droit à une voix ;

§ III. Les actionnaires absents ne peuvent déléguer leur pouvoir qu'à d'autres actionnaires présents ;

§ IV. En aucun cas un actionnaire seul ne pourra réunir entre ses mains plus du cinquième des droits de vote qui se trouvent représentés dans l'assemblée générale.

Le comité s'adresse à tout le monde, abstraction faite de toute croyance, de toute opinion. La maison jouira d'une vue magnifique sur le lac Majeur, les vallées et les montagnes du Tessin (Canton).

Elle possédera une bibliothèque, des salons et un jardin. Elle sera ouverte toute l'année, on pourra y suivre le régime végétarien aussi bien qu'autres régimes, selon le gré des pensionnaires.

Les prix de la pension, aussi modérés que faire se pourra, seront fixés par un règlement.

Les bénéfices éventuels de l'administration sont destinés à offrir l'hospitalité gratuite ou à des prix réduits, à des personnes s'intéressant au but de la société, mais n'ayant pas les moyens de prendre une action.

La souscription des actions sera close le 31 décembre de cette année.

S'adresser au secrétaire du comité à Locarno (Suisse).

Signé : *La comtesse C. WACHTMEISTER, F. T. S. Prés. ;*
FRANZ HARTMANN, M. D., F. T. S. ; Dr. B. THURMAN,
Prof., F. T. S. ; Dr. jur. A. PIODA, F. T. S., secrétaire du comité.

Messieurs : Le souvenir d'une fraternité spirite d'au moins vingt ans, et la grande publicité de votre *Revue* qui, inspirée par nos bons esprits, ne prêche que solidarité entre tous, m'engage à demander votre aide fraternel pour occuper un de vos frères, homme sérieux ; il a quarante-deux ans, connaît le français, l'italien, le dessin, sait assez bien écrire.

Je vous serais particulièrement obligé, Messieurs et frères en spiritisme si vous vouliez insérer cette petite demande dans votre *Revue*.

Paris, 12 août 1889.

H. L.

Chez M. Leymarie, 1, rue Chabanais.

MESSIEURS : Nous vous prions de bien vouloir être notre interprète auprès du bureau du Congrès spirite pour lui présenter la proposition suivante :

La devise de la doctrine spirite est si belle qu'il nous a semblé qu'on ne pouvait mieux faire que de lui donner la plus grande publicité possible.

Nous avons pensé que les dames croyantes seraient heureuses d'avoir un signe de ralliement et nous venons leur proposer l'adoption d'un bracelet en argent qui, portant la devise fondamentale : « Hors la Charité point de Salut », leur rappelle à chaque moment et la doctrine, et l'obligation d'une propagande par les actes.

Nous serions heureuses d'avoir l'appui du Congrès actuellement réuni et nous nous déclarons dès aujourd'hui, prêtes à livrer chaque bracelet en argent au prix de 10 francs.

Veuillez agréer, nos salutations empressées.

E. et M. BALLY.

Ce projet a déjà l'assentiment de vingt dames.

BIBLIOGRAPHIE

1. MONDE NOUVEAU, NOUVEAUX CIEUX, NOUVELLE TERRE
(grand in-8 de 600 pages). 7 fr. 50
2. FIN DE L'ANCIEN MONDE, in-8 de 415 pages. 5 »
3. LE CHRIST, LE PAPE ET LA DÉMOCRATIE, in-12 de 304 p. 3 50
4. LA CRISE FATALE, ou le SALUT DE LA CHRÉTIENTÉ, in-12
de 124 pages. 1 »

Ces quatre ouvrages sont en dépôt à la société de librairie spirite, rue Chabanais, 1, et ne se trouvent que là.

L'abbé Roca, chanoine honoraire, dont l'autorité est bien connue, traite dans tous ces livres de la *Rénovation* religieuse et sociale qui s'opère de nos jours sous l'influence de l'*Esprit Nouveau* ou du *Paraclet* promis au monde par le Messie, et qui se manifeste présentement par les phénomènes extraordinaires du spiritisme, par les découvertes prodigieuses des sciences expérimentales et par la divulgation générale des forces occultes de la nature.

C'en est fait des anciennes églises et des vieux sacerdoce.

L'enseignement chrétien dont les prêtres de la décadence ultramontaine ont complètement perdu le véritable sens, et que l'on avait cru dépourvu d'*ésotérisme*, épuisé dans son essence, arrêté pour toujours dans ses développements et condamné à rester en arrière, à l'état de *lettre morte* ou de *caput mortuum*, se ranime de nos jours, entre à son tour en évolution rapide, et, s'illuminant par dedans, nous laisse voir sous l'écorce desséchée de ses formules dogmatiques et sous le symbolisme incompris de ses rites sacramentaires, des profondeurs vertigineuses, toute une face nouvelle, demeurée dans l'ombre et méconnue obstinément par les aveugles du cléricalisme romain.

Cette face radieuse, l'abbé Roca la met à découvert, à la lumière des temps nouveaux : c'est le côté *ésotérique* du christianisme des apôtres, de ce *christianisme pur* qui n'est pas autre chose que le *pur socialisme*, et que le Vatican ne pouvait enseigner aux peuples, sous peine de se condamner lui-même et de se vouer aux Gémonies.

Une œuvre comme celle de l'abbé Roca ne s'analyse pas. Les 36 revues qui ont donné de si beaux comptes rendus n'ont pu le faire connaître que très imparfaitement.

Elle est la glorification de l'Esprit moderne ; elle vise au triomphe définitif de la civilisation nouvelle dont elle justifie tous les principes que les prêtres ont condamnés dans leur syllabus.

Elle se recommande spécialement aux socialistes de toutes les écoles et aux sacerdoces ruinés de toutes les Églises.

Nous engageons les dames à lire le brillant chapitre qui les concerne dans le *Monde Nouveau*, et qui a pour titre : « La Femme transfigurée. Son ministère de paix et d'amour. »

QUELQUES ESSAIS DE MÉDIUMNITÉ HYPNOTIQUE, par MM. les Drs *Moroni* et *Rossi-Pagnoni*, ouvrage remarquable, aux déductions logiques, par lequel il est prouvé qu'on ne peut s'occuper d'hypnotisme, sans tomber dans le spiritisme ; ceux qui s'intéressent à ces hautes questions doivent lire ce volume intéressant de deux spirites convaincus, de deux savants et prudents investigateurs, dont l'œuvre a été traduite par Mme Vigné. Prix : 2 francs.

COMPTE RENDU « IN EXTENSO » DU CONGRÈS DE BARCELONE : Les spirites seront intéressés par le rapport de M. le vicomte de Torres-Solanot qui fait l'historique du mouvement spirite en Espagne et dans le monde ; ces pages doivent être lues et méditées, ainsi que les nombreux et remarquables discours prononcés pendant les trois jours de séances publiques. Pour se faire une idée exacte du mouvement spirite actuel, il faut avoir chez soi le compte rendu des Congrès spirites de 1888 et de 1889. Prix : 2 francs.

ENSEIGNEMENT POPULAIRE DE L'EXISTENCE UNIVERSELLE,

par A. d'Anglemont. 1 fr. 50

Brochure de l'abbé Almignana, médium, qui prouve, par le fait brutal, que la communication spirite n'est pas diabolique, quelle provient des âmes dématérialisées de nos parents et amis : cet abbé était un savant théologien, qui rendait hommage à la vérité. 50 exemplaires, 10 francs. pour la propagande ; 1 exemplaire, 0 fr. 40.

QUELQUES PAROLES DE ROCHESTER A SES AMIS ET ADVERSAIRES.

0 fr. 25

LA RÉALITÉ DES ESPRITS, l'écriture directe, ouvrage rare qui se vendait 25 francs, réimprimé, 6 francs pour le mettre à la portée de tous.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE, par Gabriel Delanne. . . 3 fr. 50

ALLAN KARDEC (sous presse). — OEuvres posthumes.

Va paraître :

MABEL COLLINS. — The Blosson and the Frint, in-12, c. toile. . .	6 fr.	»
THE PRINCIPLES OF ARTROLOGICAL GEOMANCY, in-8, c. toile. . . .	3	»
H. S. OLCOTT. — Buddhist catechism, in-18, c. toile.	1	80
FRANZ HARTMANN. — The life of Jehoshua, in-8, c. toile	0	»
BLAVATSKI. — The secret doctrine, t. I. Cosmogonis, in-8 c. toile.		
— The secret doctrine, t. II. Antropogénisen, in-8, c. toile.	52	50
THEOSOPHICAL SIFTING. — T. P. S., t. I, in-8, c. toile	9	»
PAPUS. — L'occultisme contemporain, brochure in-8.	1	»
— Le Sepher Jesirah, brochure gr. in-8.	1	»
— Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre.	0	75
— Traité élémentaire de science occulte, mettant chacun chacun à même de comprendre et d'expliquer les théories et les symboles employés par les anciens, par les alchimistes, les francs-maçons, etc.. Un vo- lume in-18 avec planches.	3	50
— La Pierre philosophale, br. in-18 avec une planche hors texte	1	»
— Le Tarot des bohémiens, un volume in-8 raisin avec figures et planches hors texte (sous presse).		
D'ANGLEMONT. — Dieu et l'Etre universel, un volume.	3	50
LAURENT DE FAGET. — De l'atome au firmament.	3	50

Le Gérant : H. JOLY.